



Ludovic Loreau

Jack Kerouac  
L'ami inattendu

Ludovic Loreau

Kerouac, l'ami inattendu

© Ludovic Loreau, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3619-2

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Seuls quelques fragments de nous toucheront un jour des fragments  
d'autrui – La vérité de quelqu'un n'est en réalité que ça. »*

*Marilyn Monroe, fragments*

*« La migration des âmes n'a pas lieu après, mais pendant la vie. »*

*Cees Nooteboom, Autoportrait d'un autre*

Ça commence avec une naissance, juste après ta mort. Quatre-vingts jours nous séparent. En dehors de ce fait, je ne sais rien de ce qui me lie à toi. Je suis né en 1970 à Saint-Nazaire en Bretagne et toi à Lowell dans le Massachusetts en 1922. Rien ne présageait de lieux communs, encore moins une rencontre.

Et puis une nuit, tu t'es présenté dans ma chambre alors que j'étais endormi. Je me suis vu éveillé, te regardant dans la pénombre comme le font les anges qui me survolent et veillent sur moi. Tu me fixais d'un regard soutenu comme si tu voulais me dire quelque chose. Je percevais un pâle filet de lumière sur ton visage. Je te devinais plus que je ne te voyais. Je n'avais pas peur. Et là, j'ai entendu ta voix à l'intérieur de moi. Tu t'es présenté comme l'aurait fait un ami ou un grand frère, comme une évidence. À plusieurs reprises, pratiquement chaque nuit durant une semaine, tu m'as rendu visite de la même manière. Plus tard, tu m'as chuchoté des Haïkus en américain. Dans un demi-sommeil, je les notais sur les pages d'un carnet destiné à être témoin de tes visites nocturnes, puis m'endormais de nouveau. Les matins, je vérifiais ce que j'avais écrit, me remémorais ce que tu m'avais dit. Il y avait des mots ou des phrases dont j'ignorais le sens. Peu importe, ils étaient réels, c'en était troublant. Tes visites me plaisaient. Et puis un jour, ça s'est arrêté.

Nous nous sommes rencontrés, cela ne fait aucun doute en ce qui me concerne. Je ne sais pas comment cela s'est produit ni pourquoi toi, Jack Kerouac, l'écrivain américain emblématique du XXe siècle est venu vers moi. Les manifestations des liens qui nous unissent sont nombreuses tout en échappant à une explication rationnelle. Je peux seulement constater les effets désirables qu'une telle relation a pu produire sur moi. Cette rencontre

m'a révélé et enseigné ce que j'ignorais de moi, ce que je ne voyais pas de l'autre. Ce récit est le témoin de nos échanges. Il est aussi le livre de ma guérison.

Avec toi, je partage des passions, des déceptions – qui ressemblent d'ailleurs plus à des constats – une soif de vivre pleinement sa vie, jusqu'à la peur de passer à côté d'elle, de ne pas être à ce rendez-vous. M'as-tu transmis le goût du voyage, de la rencontre de l'autre, de la différence, de l'aventure, de l'amour des humains et des grands espaces ? Je l'ignore encore, mais ils sont miens à présent. Au-delà de son caractère étrange, ma relation avec toi, je l'ai vécue sans tabou, en toute confiance, sincèrement et simplement. Rien ne me semblait plus naturel. Ce n'était ni ton fantôme ni un *poltergeist* qui se jouait de moi, enfin, j'ose le croire. Je parle au passé, mais tu es toujours là. Cela ressemble à une convergence. Tu es là, près de moi, et parfois en moi. Dès que je regarde un lieu, un paysage, une personne, un objet, je sais à l'instant même si cela vient de toi. C'est ainsi que nous rentrons en contact, et c'est comme cela depuis le début.

Un jour, alors que j'étais assoupi, j'ai reçu un plan de nos vies : celles-ci semblaient établir un lien par une sorte de vortex ou de plan quantique. J'étais même étonné de comprendre une chose aussi complexe. Ce plan ressemblait à un hologramme qui prenait la forme d'un sablier, où nous étions les deux contenants, l'un se vidant, l'autre se remplissant, où le passage étroit représentait ces fameux quatre-vingts jours.

Mais avant ces quatre-vingts jours, j'étais dans le ventre de ma mère et tu étais toujours vivant. Pour ainsi dire, nous avons eu un espace-temps en commun de quelques dizaines de semaines sur cette Terre. Le fait est que je n'étais pas vraiment là, juste une présence. Alors que la vie te quittait, la mienne grandissait. Et pendant un temps, nous n'étions ni toi ni moi, au monde. Il me reste un vestige d'une image étrange de nous dans un espace

inconnu, comme deux âmes errantes. Était-ce un entre-deux du monde des Hommes, l'un le quittant, l'autre le rejoignant ? Je me suis posé plusieurs fois la question si cela avait bien eu lieu. Et puis la question repartait sans réponse, comme elle m'était venue, comme une plume sur laquelle on souffle et que l'on regarde virevolter.

Quatre-vingts.

Ce chiffre rond, pris seul, ne veut rien dire. En quatre-vingts jours, on peut faire le tour du monde ou un tour sur soi. Une révolution, où viendrait un jour la révélation de t'avoir choisi. À moins que cela ne soit l'inverse.

J'étais déjà âgé lorsque je t'ai découvert, Jack Kerouac.

La première fois, tu m'es apparu sur l'étale d'un bouquiniste des quais de Seine près du Pont Neuf. Tu avais ce regard de vieille âme et de mélancolie mêlées. Ce visage énigmatique sur la photo de couverture de *Visions de Cody*, c'était le tien, capturé par Elliott Erwitt, mais ça, je l'ignorais. Quelque chose en toi m'attirait. Je ne savais pas quoi. Le livre en poche, je me répétais ton nom dans la tête comme un phrasé à la rythmique entêtante, une sorte de psalmodie chamanique, une énigme en tout point – Jack Kerouac. J'aimais ce nom sec et noble à la fois, à la sonorité familière de ma Bretagne natale. Puis en te lisant, je compris tout de suite ce que j'aimais en toi. J'aimais ta façon de regarder les autres, d'écrire le monde, l'aisance et l'urgence de ton écriture. Comme s'il fallait faire vite pour voir, aimer, vivre. Vite, j'ai continué à te lire. Je t'écoutais déclamer tes textes sur fond de musique jazz avec Paul Allen. Je te découvrais au fur et à mesure à travers tes lettres et le livre de Carolyn Cassady. Quelque chose me troublait comme lorsque l'on découvre un frère dont l'existence était jusqu'ici ignorée. J'aurais aimé avoir un frère, je pense. J'en pris conscience bien plus tard. Te connaître ne me suffisait plus. Je voulais te retrouver. J'ai demandé à un ami ce qu'il pensait de mon projet d'aller à la rencontre d'un

type qu'on n'avait jamais vu dans la vraie vie, et qu'on ne verrait jamais, comme il est communément entendu. Son désarroi me fit réaliser la stupidité de mon dessein. Je l'ai remercié pour sa franchise. C'est vrai qu'avec toi, Jack, je n'aurai jamais ce genre de réaction. Jack, mon ami silencieux, excepté les quelques fois où tu m'as parlé lors de nos contacts nocturnes. Je devine ton oreille disponible, ta présence réconfortante et l'absence de tout jugement me va bien étant donné que je suis particulièrement prompt à me juger moi-même. Je viens de me rendre compte que je ne t'ai jamais demandé la permission de devenir ce frère, cet ami dont j'avais besoin pour continuer ma route, trouver ma voie.



Enfant, j'imaginai la Vie comme un immense réservoir vide, comme un livre épais de pages blanches. Voilà, on m'avait confié cette vie et j'allais la remplir de tas d'instant, d'images réelles et rêvées, tout au long de mon existence. En considérant son immensité, je me suis dit que j'allais soit vivre vieux, soit mes activités seraient nombreuses et denses. Ce livre allait être unique et beau. C'était en tout cas mon souhait le plus profond. Je n'avais pas conscience que ce livre pouvait contenir des moments plus tristes ou plus sombres comme la séparation ou la mort. Après ça, je pense que je me suis imaginé des vies passées, des rencontres lors de mes voyages nocturnes. Un peu comme Edgar Cayce, je pensais que le sommeil me permettait l'accès à toutes ces choses, y compris celles qui m'échappent. Comme le petit Mickey Martin qui écoute depuis sa chambre le murmure du fleuve Merrimack qui traverse Galloway, je songeais aux sources de ma vie mystérieuse. Je ne peux m'empêcher de m'interroger sur ce qui s'est produit entre toi et moi en cette fin d'année 1969.

C'est peut-être un fantasme, mais il se peut que tu sois en partie responsable de ma venue au monde. Je m'explique : le monde de mes parents avait rapidement changé depuis un an. Mai 68 avait bousculé les mœurs, les relations entre la jeunesse et leurs parents. Le *Flower Power* rayonnait et les Bee Gees chantaient *Massachusetts* - qui deviendra par la suite ma chanson préférée. Elle raconte comment la jeunesse a quitté ce petit état de l'Est pour se retrouver là-bas, sur la côte ouest, à San Francisco, comme s'il n'y avait plus rien à y faire dans cette vieille colonie, laissant derrière eux leurs vieux, un monde en déclin et une vieille idée. L'année érotique s'imposait après une décennie de beatniks, de hippies et de contestations, comme pour célébrer la victoire de l'amour sur le rationalisme. *La fureur de vivre* de Nicolas Ray avait ravi toute une

génération, tout comme *Sur la route* d'un certain Jack Kerouac. Une grande partie de l'humanité venait d'assister à l'alunissage et aux premiers pas de deux hommes sur la Lune à travers la frêle image noir et blanc du petit écran, dans une communion planétaire, une sorte de rêve partagé. Tu l'avais regardé toi aussi avec ta mère, Gabrielle, tandis que ma mère, enceinte, attendait mon père resté au large des Canaries dans un navire de guerre attaché à Lorient. Ils allaient se marier. Ils s'étaient rencontrés dans une soirée entre amis, un week-end de permission. Des baisers et des lettres se sont échangés par la suite. Et puis un jour, sur la route, à l'arrière d'une voiture, loin du regard de la famille, arriva l'accident. Moi. Une future naissance était annoncée.

Une mort proche ne s'annonce pas. La tienne Jack tu la savais présente depuis longtemps, depuis ta maladie de jeune garçon. Elle était inscrite dans ta chaire et pouvait arriver à tout moment. Alors, depuis tout ce temps tu ne l'as plus attendue, mais mystifiée. Tu sentais malgré tout que la vie te quittait. Elle n'avait plus le même goût depuis pas mal d'années, étouffée par les alcools forts et les déceptions.

Tu te racontes enfant dans *The American Poetry*. Le petit monde de ta famille se dresse protecteur et bienveillant, comme une muraille, autour de Ti Jean. Et puis un jour, une brèche s'est faite dans cette muraille rassurante. Ton frère aimé, Gérard, est décédé. Ce jour-là, tu es resté assis sans bouger dans le salon, pâle et mince, dit-on. Tu n'étais encore qu'un enfant et les adultes défilèrent tout de noir vêtu entre les chuchotements et les sanglots. Tu ne cherchas pas à vérifier si Gérard était encore dans la chambre. Tu le savais, car une chose en toi est apparue et ça te faisait mal. Cette chose en toi et ce silence sont restés de longs mois. Depuis cette brèche, tu as vu un monde plus vaste. D'abord l'incompréhension face à cette chose difficilement nommable par un enfant. La mort et le néant te sont apparus avec la disparition de Gérard, aimé, adulé par tes parents, élevé au rang de